

—Elle vit, répondit le père, mais, au nom de Dieu, n'espérez pas trop.

—Elle vit ! pourrai-je la revoir avant de mourir ?

—Peut-être !

—Où est-elle ? mon père, où est-elle ?

—Nous pourrions peut-être la faire venir jusqu'ici en quelques jours, si vous étiez assez calme pour vivre jusqu'à ce que nous ayons eu le temps de la mander et de la préparer à vous revoir.

—Oh ! je serai calme, mon père : je vivrai, car je veux revoir mon enfant. Vous allez voir.

Et, par un immense effort de volonté, elle s'efforça de calmer les mouvements de son cœur qui battait à se rompre dans sa poitrine. Mais ses regards restaient ardents, ses membres continuaient à trembler ; la fièvre, plus brûlante que jamais, la dévorait. Cependant, après un instant d'émotion inexplicable, croisant les mains sur sa poitrine, elle reprit :

—Ils étaient encore tout petits quand ils me furent enlevés. Je les trouvais si beaux, mes deux anges adorés, dans leur léger berceau d'osier ! J'étais alors si heureuse de les aimer ! On eût dit qu'ils ne tenaient la vie que de moi, ils n'avaient rien des traits et de la couleur de leur père. C'était mon unique consolation. Mon Dieu, que j'ai été malheureuse ! lorsqu'ils me furent ravés, je les avais secrètement baptisés, mon père ; c'étaient comme deux petits chevreaux que je mangeais de mes baisers. Leur père avait gravé deux noms autour de l'aigle et de la fleur de nœuphar destinés à les faire reconnaître. Les avez-vous vu ces noms, mon père ?

—Ottanis et Nélida, répondit le missionnaire.

—Ah ! ce sont eux, ce sont bien eux, reprit la malade ; mais, hélas ! mon pauvre Ottanis, ta mère ne te reverra plus !

Et elle se remit à pleurer, car les larmes paraissaient intarissables dans ce cœur de mère percé du glaive de toutes les douleurs.

—Mais comment avez-vous pu savoir que ma fille avait au bras cette fleur de nœuphar entourée de son nom ? dit tout à coup la mère anxieuse.

—C'est à moi que le ravisseur confia vos enfants pour les élever ; ils ont grandi sous mes yeux, nourris, instruits, gui dés par moi.

Ce fut alors comme une explosion dans le cœur de cette mère infortunée. Elle ressaisit les mains du vieillard qu'elle couvrit de nouveaux baisers, puis, d'une voix pleine d'inextinguible envie :

—Oh ! que vous avez dû être heureux de pouvoir vous consacrer à eux !

Le vieillard sourit de cette adorable naïveté de la mère qui croyait que tout le monde devait éprouver, à élever ses enfants, le bonheur qu'elle en eût ressenti elle-même ; mais reprenant tout à coup sa physionomie sérieuse et grave, il ajouta :

—J'ai été bien heureux, car je les aimais comme s'ils eussent été mes propres enfants. Tous deux étaient soumis, obéissants, reconnaissants et bons.

—Comment donc avez-vous laissé partir mon fils, pour qu'il s'exposât aux terribles dangers qui devaient lui enlever la vie ?

—Madame, il m'abandonna pour aller à la recherche de son père et de sa mère, deux biens qui manquaient à son noble cœur, car, sans vous connaître, il adorait sa mère.

—Cher et malheureux enfant ! combien cette mère ne t'aimait-elle pas, et qu'elle eût été heureuse de te serrer sur sa poitrine, ne fût-ce qu'une minute ! mais le ciel ne l'a pas permis.

—Il vous rendra une fille qui ne vous aime pas moins, reprit le prêtre.

—Est-elle belle ? dit la mère. Comme elle doit avoir grandi !

—Vous deviez lui ressembler, il y a vingt ans, madame, reprit le vieillard.

—Mais où est-elle donc ? Vous savez où elle est, puisque c'est votre fille adoptive ?

—Elle est ici, à Toronto même.

—Ici ! ah ! je veux la voir, à l'instant même ! reprit la mère

dont le cœur battit de nouveau avec une force terrible, tandis que ses joues s'enflammaient et que ses regards étincelaient.

—Si vous me jurez d'être bien calme, je vous promets de vous l'amener aujourd'hui même ; il faut que nous la préparions à cette entrevue, je ne veux pas la tuer par trop de bonheur. Elle vous aime tant !

—O mon père, elle est jeune et forte ! à cet âge, on supporte tout ; mais moi, si vous ne vous hâtez, je sens que je serai morte avant d'avoir revu mon enfant.

—Il ne faut pas mourir, il faut vivre pour elle !

—Oh ! je ne demanderais pas mieux, mais je sens que le ciel en a ordonné autrement. Peut-être ne me reste-t-il plus que quelques heures à vivre ? Hâtez-vous, mon père, si vous ne voulez que je meure sans la revoir.

—Alors faites un effort, tâchez de vous faire à cette idée, à ce bonheur, je vais vous la chercher. Au nom de Dieu, que cette joie ne cause pas votre mort !

—Oh ! que je meure dans les bras de mon enfant et je bénirai Dieu, au contraire ! murmura tout bas la malade en voyant le prêtre s'éloigner.

Celui-ci trouva Nélida rêveuse et pensive. S'approchant d'elle le sourire aux lèvres, il lui dit :

—Nélida, mon enfant chérie, à quoi penses-tu en ce moment ?

—Père, je songeais à la lettre du chevalier Louis et je me disais que je serais bien heureuse, si ma mère, à moi, pouvait aussi bénir notre union.

—Toujours cette idée de ta mère ! L'affection même du chevalier n'a donc pu en détourner ta pensée ?

—Au contraire, depuis que je dois l'épouser, je sens davantage encore le besoin d'une mère, pour lui dire mille choses dont je ne pourrais parler qu'à elle.

—Et si je te faisais retrouver cette mère, m'aimerais-tu bien, mon enfant ?

La jeune fille le regarda avec ses deux grands yeux brillants, pour voir s'il ne plaisantait pas. La figure du missionnaire était grave et pâle ; une légère tristesse la voilait.

—Serait-ce possible ? s'écria-t-elle, haletante.

—Chère enfant, dit le prêtre d'une voix grave et lente, votre mère vit, mais je doute que Dieu daigne lui conserver longtemps encore la santé.

—Ah ! mon Dieu ! vous l'avez donc vue, vous ne me trompez pas ?

—Je l'ai vue, mais je tremble à la seule pensée de ce que vous allez éprouver en la voyant.

—Père, ne pensons pas à moi, courons embrasser ma mère.

—Mon enfant, un peu de calme, trop de précipitation pourrait la tuer. Votre mère est bien malade, Nélida !

—Et je ne suis point encore près d'elle pour la secourir ! Mais viens donc, viens, père ! hâtons-nous !

Et elle s'élança au bras du vieillard pour l'entraîner ; mais elle s'aperçut alors que de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Elle tomba dans ses bras et dit en le couvrant de baisers :

—Pourquoi donc pleures-tu ? Serais-tu triste de me voir retrouver ma mère ?

—O ma fille !

—Pourquoi donc pleures-tu ainsi ?

—Nélida, mon enfant, je vous l'ai dit, votre mère est bien mal.

—Ah ! mon Dieu ! ma mère se meurt et je ne suis point encore à ses côtés ! s'écria la jeune fille.

Une pâleur mate couvrit aussitôt son visage, elle regarda de nouveau le vieillard qui ne répondait pas et s'évanouit.

En ce moment, le chevalier, qui avait entendu son cri, accourut. Le vieillard lui expliqua en quelques mots ce qui s'était passé. On s'empressa de rappeler la jeune fille au sentiment de l'existence. Dès qu'elle revint à elle, elle s'écria :

—Ma mère ! ma mère ! où est ma mère ?

—Nous allons auprès d'elle, dit le chevalier dont la voix tremblait d'une émotion extraordinaire.